

— Comme il vous plaira, — dit Bintrey, — je redeviens homme de loi. Si un rendez-vous, dans une semaine, à pareil jour, peut convenir à monsieur Vendale, je l'inscrirai sur mon carnet.

Le rendez-vous fut pris et l'on n'y manqua point. Le testament, signé selon les formes, cacheté, déposé, attesté, par les témoins, resta aux mains de Bintrey. Celui-ci le classa en son ordre dans un de ces coffrets de fer qui étaient cérémonieusement rangés dans son cabinet de consultations. Quant à Wilding, l'esprit un peu rasséréné, et reprenant courage, il se remit à ses occupations habituelles.

CHAPITRE VIII

QUI RAMÈNERA LA CHANCE ?

Wilding avait toujours rêvé de rétablir dans la maison Wilding and Co. quelques-uns des vieux usages et des rapports touchants qui existaient autrefois entre le patron et l'employé. Il lui semblait qu'il lui conviendrait, à lui qui n'avait jamais connu de père, d'être un père pour tous les employés placés sous ses ordres ; et d'accord avec George Vendale il avait décidé que leurs serviteurs dormiraient désormais sous le même toit, et viendraient s'asseoir, avec leurs patrons, à la même table. C'est dans ce but qu'il avait demandé dans les journaux une excellente femme de charge ; et c'est ainsi qu'il avait provoqué cette démarche de Mme Coldstraw, sans laquelle il n'aurait jamais connu le fatal secret qui minait sa vie.

Dès qu'il fut un peu remis, son premier soin fut de réaliser l'installation patriarcale qu'il avait rêvé. Il fut aidé dans cette besogne par Mme Coldstraw et par Vendale. Le cours de ce dernier n'était d'ailleurs pas aussi désintéressé qu'il en avait l'air. Le jeune associé de Wilding and Co. pensait que lorsque la maison serait en ordre, on pourrait inviter Obenreizer et sa nièce.

Ce grand jour arriva enfin ; et Mme Dor fut comprise dans l'invitation adressée à toute la famille. Si Vendale était amoureux auparavant, ce dîner mit le comble à sa passion. Cependant il ne put, quoiqu'il fit, obtenir un mot en particulier de la charmante Marguerite.

Plusieurs fois, dans le courant de la soirée, il crut trouver l'occasion de lui parler à l'oreille. Aussitôt, Obenreizer se trouvait là, ou bien c'était le large dos de madame Dor qui s'interposait brusquement entre lui et la lumière vivante, c'est-à-dire Marguerite.

Et pourtant, durant ces quatre ou cinq heures, délicieuses quoique tourmentées, Vendale avait pu voir Marguerite, il avait pu l'entendre, s'approcher d'elle, effleurer sa robe. Lorsqu'on avait fait le tour des vieilles caves obscures, il la conduisait par la main ; lorsque le soir elle chanta dans le salon, Vendale, debout auprès d'elle, tenait les gants qu'elle venait de quitter. Pour les garder, ces gants mignons, que n'eût-il point fait ?

Lorsqu'elle fut partie et que la solitude et l'ennui retombèrent sur le Carrefour des Écloppés, il se fit cette question, pendant la nuit tout entière :

— Sait-elle que je l'adore ? Peut-elle se douter qu'elle m'a conquis corps et âme ? Si elle s'en doute, prend-elle seulement la peine d'y songer ?

— George, que pensez-vous de monsieur Obenreizer ? — demanda Wilding le lendemain. — Je ne veux pas vous demander ce que vous pensez de mademoiselle Marguerite.

— Je ne sais, — dit Vendale, — je n'ai jamais bien pu savoir ce que je pensais de cet homme-là.

— Il est très instruit et très intelligent.

— Très intelligent, pour sûr.

— Bon musicien.

Obenreizer avait fort bien chanté la veille.

— Très bon musicien vraiment, — fit Vendale.

— Et il cause bien.

— Oui, — répétait toujours Vendale, — il cause bien.

— Savez-vous une chose, mon cher Vendale ? c'est qu'en pensant à lui il me vient l'idée qu'il ne sait pas se taire.

— Quoi ! — dit Vendale, — il n'est pourtant pas bavard jusqu'à l'importunité ?

— Ce n'est pas là ce que je veux dire. Mais lorsqu'il se tait, son silence met ses interlocuteurs en peine. Son silence éveille tout de suite, vaguement, injustement peut-être, je ne sais quelle méfiance. Tenez, songez à des gens que vous connaissez, que vous aimez. Prenez n'importe lequel de vos amis...

— Ce sera bientôt fait, — dit Vendale, — c'est vous que je prends.

— Je ne voulais pas m'attirer ce compliment ; je ne l'avais même pas prévu, — répliqua Wilding en souriant. — Soit, prenez-moi donc et réfléchissez un moment. N'est-il pas vrai que la sympathie que vous fait éprouver mon visage vient, surtout, de l'expression qu'il a quand je suis silencieux. Et, en effet, cette expression n'étant point cherchée est la plus naturelle, et l'on peut dire qu'elle est le vrai miroir de mon âme.

— Je crois que vous dites vrai.

— Je le crois aussi. Eh bien ! quand Obenreizer parle, et qu'en parlant il s'explique lui-même, il s'en tire à son avantage. Mais quand il est silencieux, il est inquietant. Donc, il se tire mal du silence. En d'autres termes, il cause bien, mais il ne sait pas se taire.

— C'est encore vrai, — dit Vendale, en riant à son tour.

Malgré les attentions et les soins dont ses amis l'entouraient, Wilding ne recouvrait que lentement la santé et le calme de l'esprit. Vendale, pour l'arracher à lui-même, et peut-être aussi dans le but de se procurer de nouvelles occasions de voir Marguerite, lui rappela que leur projet d'installation patriarcale comportait aussi l'organisation d'une classe de chant.

La classe fut promptement instituée, avec l'aide de deux ou trois personnes ayant quelques connaissances musicales. Le chœur fut formé, instruit, et conduit par Wilding. Le nom des Obenreizer vint de lui-même en cette affaire. C'étaient d'habiles musiciens ; il était donc tout naturel qu'on leur demandât de se joindre à ces réunions musicales. Le tuteur et sa pupile y ayant consenti, l'existence de Vendale ne fut plus qu'un mélange de ravissement et d'esclavage.

Dans la petite et vieille église, bâtie par Christophe Wreen, lorsque, le dimanche, le chœur était rassemblé et que vingt-cinq voix chantaient ensemble, n'était-ce pas la voix de Marguerite qui effaçait toutes les autres, qui faisait frémir les vitraux et perçait les ténèbres des bas côtés comme un rayon sonore ?

Mais ces concerts séraphiques du Dimanche étaient encore surpassés par les concerts profanes du Mercredi, établis dans le Carrefour des Écloppés, pour l'amusement de la famille patriarcale. Le mercredi, Marguerite tenait le piano et faisait entendre dans la langue de son pays les chants des montagnes.

En même temps les beaux yeux de Marguerite s'allumaient d'une flamme inspirée... Vendale en perdait la raison.

Heureux concerts ! Il faut avouer, par exemple, qu'ils avaient eu d'abord plus de charmes pour le jeune homme que pour Joey Laddle, son serviteur. Joey avait refusé avec fermeté de troubler ces flots d'harmonie en y mêlant sa voix trop rude. Il manifestait un suprême dédain pour ces distractions frivoles.

Un jour pourtant, Joey Laddle, le grognon, s'avisa de découvrir une source de véritable plaisir dans un chœur qu'il n'avait pas encore entendu. Une antienne d'Haëndel, le Dimanche suivant, acheva de le vaincre. Enfin, à quelques temps de là, l'apparition inattendue de Jarvis, armé d'une flûte, et d'un homme de journée, tenant un violon, et l'exécution par ces "deux artistes" d'un morceau fort bien enlevé l'étonna jusqu'à le rendre stupide. Mais ce ne fut pas tout : à ce duo instrumental, un chant de Marguerite. Obenreizer, ayant succédé, il demeura bouche bée, puis, quittant son siège d'un air solennel, faisant précéder ce qu'il allait dire d'un salut qui s'adressait particulièrement à Wilding, il s'écria : —

— Après cela, vous pouvez tous tant que vous êtes, aller vous coucher !